

La suite

C'était difficile ce matin. J'ai pris le métro pour aller au bureau, je ne voulais pas être en retard même avec tout ce qui s'est passé. Le retard dans un bureau typique c'est minable, mais dans le bureau de M. Loiseau c'est un crime méprisable. Ça implique d'être la victime du spectacle que M. Loiseau fait chaque matin. Il se pose à l'entrée du bâtiment en attendant la dernière arrivée. Puis, lorsque la pauvre âme s'approche, il s'abat sur elle en brailant d'un ton si strident qu'on l'entend parfois deux étages plus haut dans les bureaux. Il ne faut pas être en retard ! Il ne faut pas être en retard ! Quelle agitation !

Heureusement, j'ai évité cette cérémonie, mais c'était ma seule fortune de la journée. Depuis le matin je sentais que tout le monde me regardait ; dans le métro, au bureau, dans la résidence des filles ; qu'ils savaient ce que j'avais fait hier soir. La station de métro était un labyrinthe de miroirs, je me sentais perdue, sans sortie, alors que normalement je me sens à l'aise dans ses tunnels souterrains. La foule était une mer oppressive qui circulait autour de moi, m'entraînant dans un tourbillon profond.

Je n'en peux plus de cette ville. Je suis arrivée il y a trois ans. A l'époque, je rêvais de trouver un bon boulot et de devenir indépendante. L'idée de la résidence de filles c'était d'être une étape temporaire. J'étais naïve. C'est une cage aux barreaux infinis, rembourrée de bras et de têtes. J'ai déjà vu des centaines de filles entrer et sortir de la résidence, mais je suis restée là. Je n'aurais jamais pu imaginer au départ qu'après trois ans passés dans cette brume éternelle de pollution, j'aurais moins de fonds à mon nom que lorsque je suis montée dans le bus interrégional en direction du nord-est.

Ce n'est pas une surprise, alors, que la panique m'a prise dans ses bras. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Le travail au bureau n'était pas assez pour amasser de l'argent. J'ai eu beau essayer d'autres solutions, ce n'était pas possible. La ville est devenue un désert tout sec et sans promesse de vie. Je ne pouvais pas continuer et donc j'ai dû faire la seule chose que j'avais dit que je ne ferais pas.

Hier soir. Je suis allée à la gare routière et j'ai acheté un billet. Direction sud-ouest. Je rentre demain. Tout le monde me regarde ; ils savent que je les ai trahis. Bien que je n'aie rien dit à personne. J'ai honte d'avouer que j'abandonne. Je ne les ai même pas informés au travail. Ça va être étrange de ne plus entendre les hurlements de M. Loiseau le matin. Pourtant, la pire chose de partir, c'est lorsque je regarde dans les yeux de cette ville, je vois qu'elle est ennuyée et indifférente à mes tentatives de survie. Elle en a déjà vu de bien meilleures.

ALANA LAGIDO O'NEILL



*See the
artwork here!*

Un monde construit à partir de la nourriture

À première vue, le tableau raconte deux histoires. Au premier plan, Vélasquez représente deux femmes en train de préparer un plat. La jeune femme broie l'ail et le piment dans un mortier, probablement pour créer une marinade pour le poisson, une technique de cuisson typique au 17^e siècle pour compenser les odeurs désagréables qui découlaient des mauvaises méthodes de conservation. À l'arrière plan du tableau, un autre tableau orne le mur de la cuisine : celui d'une scène biblique. Dans cette histoire, Jésus s'arrête chez Marthe pour manger. Alors que Marthe cuisine le repas, Marie écoute un message de Jésus qui pousse sa soeur à se plaindre que Marie ne l'aide pas. En réponse, Jésus réprimande Marthe. Selon la pensée chrétienne, le message implicite est que nous devons prioriser la vie spirituelle sur la vie temporelle. Il existe donc un paradoxe entre les deux images parce que, même s'il y a un parallèle entre une cuisinière qui enseigne à son apprentice et Jésus qui enseigne à son disciple, la scène du premier plan porte sur la temporelle : la préparation de quelque chose qui va périr avec le passage du temps. Ainsi, la question qui se pose est la suivante : la nourriture et la vie temporelle sont-elles vraiment inessentiels ? En effet, par son choix de sujet, le tableau se situe dans un courant du baroque – le bodégon – qui octroie une valeur cardinale à la nourriture. Pour les Bodégons la beauté, la merveille du monde réside autant dans des choses transcendantes que dans des choses quotidiennes. La nourriture symbolise la vitalité d'un nouveau monde dans lequel des épices des différents coins du monde sont arrivées sur les tables des foyers espagnols.

La réponse à la question se cache dans l'un de ces nouveaux ingrédients exotiques que Vélasquez a déposé si ostensiblement au centre du tableau : le piment. L'histoire de l'arrivée de cette épice est celle d'une histoire coloniale de traite des esclaves et aussi d'un grand malentendu. La couronne espagnole a envoyé Colomb en Amérique pour accaparer le commerce du poivre, l'une des épices les plus lucratives. Or, Colomb confond le piment avec le poivre. C'est de ce malentendu que le « poivron » tire son nom quand il n'a biologiquement rien à voir avec le poivre. L'Europe a gagné les goûts merveilleux de cette nouvelle épice, mais les aztèques, eux, ont perdu leur pays aux mains de Cortès. Les communautés africaines, quant à elles, ont perdu leurs membres, arrachés par les espagnols pour être ramenés au Mexique pour être utilisés comme main d'oeuvre. Le piment a lié l'Europe avec l'Amérique et l'Afrique.

Au premier regard, je n'ai rien pensé de la présence du piment sur la table. C'est quelque chose dont nous sommes tous coupables : nous n'apprécions pas la manière dont le piment est arrivé dans nos currys ou le cacao dans notre chocolat. Pourtant, Velasquez montre que si nous sommes curieux, nous pouvons voir comment même les choses quotidiennes, dont l'origine est cachée, ont le pouvoir de transformer le monde à jamais.

CHARLIE BURROWS



See the artwork here!

Oublié

Chargez ! Chargez ! L'officier nous crie de charger contre l'armée prussienne, contre un ennemi inconnu pour une cause inconnue. Pourquoi je suis ici ? Est-il vrai que je lutte pour la gloire de mon pays ou que je charge à la mort certaine ? Ce sont les questions auxquelles je me demande en chargeant à la gloire et à la mort. Donc, je sens un moment bref de tranquillité, d'une tranquillité d'esprit bizarre jusqu'au moment où je plonge dans la mer d'obscurité où je ferai face à la Mort elle-même.

Enveloppé, je suis complètement enveloppé par la collision des espées, par les sons des canons et par les cris des jeunes hommes mourants, comme la lumière quitte leurs yeux. Toutefois je lutte, je continue de lutter pour mon pays bien que la possibilité de survivre disparaisse devant mes yeux. Donc, l'ennemi avance et nous tombons devant lui, et au moment que j'ai senti la touche froide du métal sur mon dos, j'ai rendu compte du fait que les derniers vestiges de l'espoir m'ont quitté. Je suis tombé sur la terre, dans l'étreinte apaisante de la neige glaciale qui m'accueille avec une touche maternelle.

Le monde a devenu silencieux et je me trouve seul, entouré seulement par les fantômes du passé, qu'ils soient les chuchotements des canons, les hennissements timides des chevaux ou les hurlements des corbeaux qui planent à travers du ciel. En fait, c'est le ciel qui tourne noir maintenant, qui est rempli des nuages menaçants. C'est comme si la nature me moque, à cause de la situation misérable dans laquelle je me trouve. Elle me moque à cause de ma croyance que la gloire pourrait exister dans la guerre, parce que c'est seulement maintenant, quand je suis sur le point de mourir, que je rends compte qu'il n'y a pas de vainqueurs dans la guerre. Qu'un soldat vive ou meure, qu'il soit vainqueur ou vaincu, il perd un morceau de son âme.

On dit que la fin justifie les moyens, mais je ne sais pas la fin pour laquelle je lutte. Le gouvernement a rempli nos esprits avec la haine pour les envahisseurs, mais c'est seulement maintenant, quand j'ai rendu compte que je suis sur le point de mourir, que ma haine pour eux a disparu. Je n'éprouve plus la haine pour ces hommes-là, j'éprouve la haine pour l'homme comme un espèce. Je questionne ma foi dans le Dieu, je lui demande comment c'est possible que la cruauté et l'inhumanité de la guerre pourraient exister dans un monde qu'il a créé d'être parfait.

C'est maintenant, dans le silence du champ de bataille que je me trouve oublié, oublié finalement, et je sens l'étreinte douce de la mort.

CIAN O'REGAN



See the artwork here!

L'Esprit de l'eau

Alors que le brouillard envahissait lentement les sommets enneigés, un rouge-gorge a mis fin au silence en chantant sa mélodie du matin. Les élégants cerfs grignotaient timidement les feuilles bourgeonnantes des buissons et les écureuils se hâtaient le long des branches pointues des pins. Les créatures de la forêt s'éveillaient.

Au plus profond des arbres, derrière une petite ferme abandonnée, se cachait une rivière où peu d'animaux se rendaient. C'était une rivière sans limites, pleine de boucles, si profonde que personne ne pouvait espérer savoir ce qui demeurait au fond.

Malheureusement pour Màiri, elle était sur le point de le découvrir. Elle randonnait inlassablement depuis des jours, n'emportant qu'un peu d'eau qu'elle rationnait soigneusement et une poignée de rations de nourriture. C'étaient de maigres choses qui lui donnaient peu d'énergie, mais quelque chose en elle l'avait poussée à explorer plus profondément la forêt.

Les feuilles mortes craquaient alors qu'elle errait dans le fourré de sycomores et de mûriers, s'arrêtant brièvement pour cueillir quelques mûres et les fourrer dans sa bouche. Elles éclataient exquisément et les jus foncés et sucrés dégoulaient sur son menton. Si seulement elle avait pensé à prendre un peu plus d'eau avec elle pour se laver. Les jours de randonnée l'avaient rendue épuisée, en sueur et fatiguée. Elle avait envie d'un long bain chaud pour se récurer.

Au moment où elle a réfléchi à cela, elle est tombée sur la petite ferme. Le toit de chaume avait disparu depuis longtemps après des années de lutte contre les vents violents, mais après quelques explorations timides, Màiri trouva une rivière planquée derrière un bosquet de pruniers. C'était la plus belle chose qu'elle ait jamais vue. L'eau glacée scintillait en coulant le long des berges ; un indigo attirant qui dansait lorsque la lumière du soleil percerait à travers la canopée.

C'était sinistrement calme, interrompu seulement par le bruit des feuilles tombant des arbres et la respiration feutrée de Màiri. Le désir d'entrer et de frotter la crasse était presque insoutenable. Elle savait que l'eau froide la glacerait jusqu'aux os, et pourtant elle se trouvait inexplicablement à se rapprocher de la rivière enchantée.

A moins d'un mètre du bord, elle remarqua que le centre commençait à onduler d'une manière inhabituelle. C'était tout à fait captivant. Consumée par cet enchantement, Màiri fit un autre pas en avant. Son pied avait à peine effleuré la surface que le plus éblouissant des chevaux se cabre hors de la tourmente ondulante pour la dépasser. C'était vraiment une créature merveilleuse. Il semblait briller de l'intérieur et l'implorer de tendre la main pour le toucher. À l'instant où la main de Màiri a effleuré la peau glissante du cheval, elle s'est accrochée et, quoi qu'il arrive, elle ne pourrait plus jamais se détacher. Le Kelpie a soudainement replongé dans la rivière glaciale, l'emportant avec lui.

Les feuilles ont continué à tomber. Le brouillard continuait à planer. Personne n'a jamais su comment Màiri a disparu, sauf bien sûr s'ils ressentaient eux aussi l'appel de l'esprit de l'eau.

EDEN GRAINGER



See the artwork here!

Clac!
Mes os se cassent en deux
alors que je me tords autour de mon échine
comme du bois qui vole en éclats.

Mon corps usé
se plie en deux
et on me retrouve
dans des draps poussiéreux.

Le périmètre de ce lit
marque ma retraite. Je suis déplacée
des événements soyeux de l'extérieur
vers des ruines domestiques. Charogne.

Peu à peu,
j'affronte ma raideur et
peau contre peau
je me roule en boule. C'est bien...

Des parfums sirupeux de fleurs épanouies
rappellent les mois d'été que
j'ai passés en état d'amour. Ils s'imposent
à moi.

Chaque été
« N'oublie pas d'enlever les fleurs fanées des cannas
pour que d'autres puissent pousser »
me disait ma mère

(Parce que ses cannas étaient son magnum opus)

C'était juste au moment où leur couleur
avait commencé à s'estomper. Ces fleurs
à l'éclat magnifié – autrefois plein
de fertilité florissante – sont coupées.

De ce membre amputé, une nouvelle fleur jaillit,
et je m'émerveille infiniment
de cette curieuse propriété de repousse
si somptueusement au-delà des capacités humaines.

Leur matinée commence en se prélassant
sous la vivacité du soleil. Puis – soudainement tués –
elles reposent sur l'herbe; leurs cycles de vie
remplis.

Des cannas rouges, maman, et moi
nous mûririons
tous ensemble,
ces jours-là, sous un ciel ensoleillé.

Je me demandais souvent
« Est-ce qu'ils ne ressentaient
que de l'indifférence
à l'égard du temps estival ? »

La nuit dernière, j'ai rêvé
qu'au lieu d'une fleur,
une belle femme émergeait
des tiges.

Être mystique et lèvres rougissantes,
loin de l'image d'Eve,
cet hybride mythologique
mi-femme et mi-fleur lustrée.

Toujours en train de rêver,
une écarlate a commencé à suinter de la tige
alors que - cherchant à renaître - elle n'a trouvé que
la culpabilité de sa fertilité et

elle est décapitée.
Des pétales brunissants et tout épuisés.
Sa chair – qui a quelque chose de la tendresse –
fond sur l'herbe.

Poum !

Le corps est à plat contre le sol.
Je suis soudainement réveillée
de mon rêve d'été. Ah ! Je veux que mon corps

se transforme
en quelque chose de féérique.

Clic, clic, clic.

Mes membres grincent.

...quelle longue minute c'est

Et je reste chargée d'espoir dans la rosée du matin.

ELEANOR BYE



See the
artwork here!

Martine et ses tartines: La grand-mère au grand air

La poussière dansait librement dans les rayons de soleil qui inondaient le salon confortable de la vieille Martine qui habitait toute seule dans un grand appartement aux briques rouges, dans une rue brugeoise entourée de feuilles vertes. Chaque matin elle se levait tôt, elle déjeunait avec des tartines à la confiture et du thé au lait, tout en écoutant la radio trop fort. Puis juste avant que l'aiguille ne touche la onzième heure, elle partait au parc du coin où elle nourrissait les pigeons. Les miettes de pain à la main, tellement ridée qu'on la croirait faite en cuir, elle bavardait avec les centaines de becs et elle leur jetait comme du confetti. Selon ses voisins, elle ressemblait à chaque autre dame de son âge ; elle marchait à patte lente, avec un visage doux et toujours habillée avec des vêtements rosâtres qui étaient plus âgés que la plupart des gens du quartier. La vie était simple et tranquille.

Lorsque notre relique rose se réveilla une matinée, le soleil brûlait le ciel. Cette journée-là, en écoutant la voix grondante de la radio, elle prit du jus d'orange froid pour remplacer sa tasse de thé habituelle. Il faisait trop chaud pour qu'elle bouge son corps sous ce soleil de plomb, et donc elle prit la décision de rester chez elle, afin de se protéger de l'enfer de l'autre côté de sa porte d'entrée. Dans son fauteuil au motif fleuri, elle pensa à ses camarades ailés qui l'attendaient. Malgré l'absence de leur pain quotidien, enfermé dans une boîte au-dessus le frigo, ils battirent leurs ailes et jouèrent comme des enfants dans la charmante fontaine du parc. A ce moment-là, Martine s'endormit, emballée dans la chaleur de la canicule. Dans ses rêves, elle vit une jeune fille en tenue de bain, avec des yeux aussi pétillants et aigues-marines que la mer derrière elle. Martine sentit le sable entre ses doigts de pied ainsi qu'une brise légère battre sa douce peau. Elle plongea dans l'eau et commença à nager de plus en plus loin de la plage. C'était une liberté comme aucune autre.

Pendant l'après-midi, quand les braises du soleil de midi mouraient, ses yeux bleus s'ouvrirent. Soudain, elle se remplit d'énergie et la douleur, qui habitait ses vieux os, disparut. Elle voulait être à la plage.

C'était parti. Elle prépara toutes ses affaires importantes (un sandwich au fromage, un Jupiler, ses lunettes de protection etc.) et après être descendue du train à Knokke, la vieille dame regarda cette carte postale vivante. A côté des épaules brûlées, des cris d'enfants, des ventres ronds et des mouettes criminelles qui volaient les sandwiches pleins de sable, elle prit sa première baignade de la saison. L'eau salée était glaciale, mais à ce moment, elle n'était plus juste une autre vieille dame dans le parc. Martine exista à nouveau.

Satisfaite, la Martine rajeunie mangea une glace à la vanille. Une mouette l'accompagna et elle lui donna un morceau du cornet de sa glace. Les deux regardèrent la mer.

ELISE CORRY



See the
artwork here!

Le directeur regarde une toile devant un groupe de visiteurs. « Voici l'image. Elle s'appelle le couple inconnu, 1945, par Monsieur Ginsburg. Le jeune couple est assis sur la terrasse couverte en regardant la nuit. Ils ont l'air très contents... »

« Excusez-moi, Monsieur le Directeur, ce que vous avez dit, ce n'est pas vrai », dit le vieil homme au coin en l'interrompant.

« Monsieur, qu'entendez-vous par là ? Vous êtes qui ? »

« C'est vrai que je ne suis pas bien instruit, mais je suis l'homme de cette peinture. La peinture, c'est ma femme et moi, il y a des années. Ma belle qui me manque beaucoup. » Il hésite. « Si vous me permettez, je peux partager la vraie histoire... »

« C'est un ami qui a peint le tableau. Cette nuit-là, je venais de retourner d'Europe, j'avais passé plusieurs mois comme médecin dans un hôpital de campagne. C'était dur pour moi, mais j'ai pensé toujours à cette femme, Ludell. Pendant toute la durée de la guerre, nous avons écrit des lettres chaque semaine. Nous grandissions ensemble, habitions dans la même rue. Nos parents plaisantaient toujours et disaient que nous étions inséparables.

Dès qu'elle a ouvert la porte, je l'ai tenue dans mes bras. Ce-moment-là c'est le deuxième meilleur moment de ma vie, après mon mariage. « J'ai rêvé hier soir que tu étais arrivé mais maintenant c'est vrai ! » Elle a crié.

On s'est promené ensemble autour du jardin jusqu'à avoir mal aux jambes, puis on s'est assis là », il montre du doigt le tableau. « On a ri, on a pleuré. Pour moi, ça semblait irréel.

Elle était avec moi après autant d'épreuves et c'était à cet instant que j'ai décidé que je devais l'épouser. Je la regardais comme un ange dans la lumière de la lune, un sourire sur son visage. Je l'ai prise par la main, et je lui ai demandé de devenir ma femme.

Evidemment elle a dit oui, et nous nous sommes mariés quatre mois après. On habitait dans cette petite cabane les trois premières années de notre vie conjugale.

Et c'était dans ce-temps-là un jour pendant une promenade dans le parc, qu'on a rencontré un peintre qui avait cherché de l'inspiration, et il nous a demandé notre histoire. A l'époque on ne savait pas que c'était Monsieur Ginsburg, mais on lui a donné son inspiration et ça, c'est le résultat. »

Le groupe de visiteurs est debout, silencieux, fasciné par l'histoire du vieil homme.

« Monsieur, pourquoi vous ne possédez pas la peinture ? » Le directeur lui demande.

« C'est à cause de ma femme, elle a aimé l'œuvre et elle a pensé que c'est quelque chose que le monde entier devrait voir. Maintenant, je suis reconnaissant, parce que je peux partager notre histoire. » Il sourit tristement.

« Et le nom de cette peinture, c'est Ludell et Willie. »

ERIN FRENCH



See the
artwork here!

Arbre

Il avait tout pour être considéré comme un bel arbre. Il était grand, sain, avec une chevelure épaisse, qui dans les jours d'été prenait une couleur vert brillant. Mais son point fort c'était un autre: son écorce, parfumée, était épaisse au point que le pic avait passé des mois à tenter vainement de la percer. Inutile de dire que cette particularité avait fait tomber amoureuses de lui toutes les yeuses qui l'entouraient. Évidemment, les pauvres maîtresses ne pouvaient pas l'approcher à cause de ses racines, mais elles n'hésitaient pas à tenter d'attirer l'attention.

Certains avaient appris à bouger les feuilles en rythme avec le vent pour créer la mélodie la plus harmonieuse possible. D'autres, cependant, avaient accueilli sur leurs branches les nids de toutes les espèces d'oiseaux existantes, afin de l'ensorceler avec leurs chorales et leur chant.

Cependant, toutes ces attentions ne l'intéressaient pas, car il existait une différence fondamentale entre lui et les yeuses: elles, dans les rares moments où n'essaient pas de le conquérir, se plaignaient de leurs racines qui les éloignaient de leur bien-aimé. Lui, cependant, était différent ; intrigué depuis qu'il était qu'une fusée, il avait eu le désir de voir ses racines et de comprendre d'où venait son tronc qui disparaissait soudainement dans le terrain compact.

Il avait déjà essayé de plier son corps rigide en direction de ses racines, mais à chaque fois il échoua. Son écorce, objet de désir de ses admiratrices, était objet de haine pour lui. Il en désirait une beaucoup plus douce, flexible comme celui du saule pleureur, que comme une ballerine, se penchait sur ses racines jour et nuit, presque à se vanter de ses capacités élastiques. Toutefois, un après-midi tardif début octobre, il avait conçu un plan : les feuilles, ses fidèles alliées, feraient un voyage pour lui. Il consistait à attendre encore quelques jours, jusqu'à ce qu'elles commencent leur danse en descendant vers le sol, pour qu'une fois atterries, elles puissent lui raconter à quoi ressemblaient les racines.

Enfin le grand moment arriva, les premières feuilles commencèrent à tomber, et peu après, toutes les autres les suivirent. En peu de temps, il se trouva dépouillé. Au moins une vingtaine de soleils s'étaient couchés, et la feuille lui avait encore donné aucune nouvelle et répondait pas à ses questions. Il arriva qu'une rafale de vent l'eût dit perdu, confirmant ainsi l'échec du voyage. Le pauvre arbre sombra dans le désespoir le plus total, à tel point que le printemps suivant aucune feuille n'a orné ses branches. Les yeuses autour de lui ne l'appréciaient plus, sa chevelure désormais trop sèche et nue pour être l'objet de rêveries amoureuses. Sa cour avait changé, non plus souple et flexible, mais fragile et faible. Maintenant, le pic la perfora grâce à deux coups de bec, mais le petit oiseau n'éprouva aucune satisfaction à le vaincre. Pendant une nuit de forte tempête, l'arbre, résigné, fut déraciné violemment. Le lendemain matin, le soleil illumina les racines et révéla leur complexe indéchiffrable.

GIULIA CANCELLARO



See the
artwork here!

La province du Québec. L'endroit avec le plus haut des hauts et le plus bas des bas (températures de -30°C bien sûr) ! L'endroit qui me manque souvent. Et Montréal, malgré quelques défauts... l'endroit où j'ai appris à me sentir chez moi.

Mais comment décrire Montréal. « Super ! » n'était jamais assez. Montréal est unique, une ville d'art, de culture, de multilinguisme mais également très francophone. Montréal est une ville de panneaux d'arrêt, de travaux routiers et de bruit. Mais parmi le chaos, la modernité se mêle doucement à la nature. Bien que la ville soit une métropole tentaculaire, la beauté de la feuille d'érable transparait. La feuille qui est partout, surtout si fièrement arborée sur le drapeau canadien. La feuille qui m'a attirée vers cette peinture murale.

Assise avec du poulet, des gaufres et du sirop d'érable (honnêtement un délicieux repas) j'étais dans mon restaurant préféré. Ici on peut voir la peinture murale qui est belle et grande. Mais j'ai été plus attirée parce que je l'ai comprise. J'étais fière de reconnaître chaque morceau de l'œuvre ! Cela m'a fait sentir comme une vraie montréalaise. Je me suis retrouvée à rouler les yeux sur le couvre-visage, une réalité qui, à l'époque, n'était que trop réelle. J'ai entendu le vent siffler à travers les magnifiques feuilles, feuilles qui avaient si souvent orné mon chemin lorsque j'explorais la province. Des feuilles que j'avais même pressées, pour que je puisse emporter un peu du Canada chez moi. J'ai fondu en voyant le couple se regarder dans les yeux. J'avais fait la même chose avec mon propre copain là. J'ai senti l'attrait romantique de Montréal. « Comme si Paris et Brooklyn avaient eu un bébé » était une description que j'avais entendue avant mon déménagement. Le romantisme de l'influente capitale française, mais avec la modernité dans ses gratte-ciel pour me rappeler que j'étais, encore, en Amérique du Nord, était un mélange unique.

J'ai même ri du cône orange. Ces cônes que j'avais souvent esquivés. Beaucoup, dois-je ajouter, j'ai quelque peu dérapé grâce aux réserves abondantes de verglas. J'ai même grogné au panneau d'arrêt. Ils apparaissaient toujours sans raison logique ! J'ai ri de l'ironie de l'apparition des panneaux partout, même sur cette peinture murale.

Enfin, la perle dorée de la province. Le sirop d'érable. Une canette. Pas une bouteille. Surprise ! Je me suis tellement habituée à cela et j'ai regardé le jeune couple le siroter, comme j'ai fait tout au long de mon séjour à Montréal, en le mangeant avec une cuillère dans ma cuisine, « juste parce que ... je suis au Québec ... je n'ai pas mentionné ça ?! »

Alors, quelle est l'essence de Montréal ? Comment décrire un lieu intense et chaotique sans oublier la beauté et la romance que j'y éprouve aussi ? On ne peut pas. On doit vraiment être là en personne. Mais jusque-là, quand les gens me demandent « comment était Montréal ? », je leur montre juste ce chef-d'œuvre.

KATIE CAMERON

l'Essence de Montréal



See the
artwork here!

*La petite montagne de la vie :
Nous sommes tous le Japon*

Des vagues, des bateaux, et un petit mont Fuji au milieu. C'est la description initiale qui vient à l'esprit d'une personne qui regarde cette peinture. Cependant, que se passe-t-il si la véritable signification de ce tableau est loin de ce que l'on voit au premier coup d'œil ?

Cette histoire parle du Japon. Que vous le preniez comme le nom d'une personne ou du pays lui-même, c'est à votre imagination de décider. Le Japon est unique, rien dans le monde n'est identique ou même similaire. Cette peinture montre ce caractère unique.

De nos jours, il est très difficile d'être différent car tout le monde a déjà tout fait. Se trouver soi-même et trouver ses propres valeurs est fortement influencé par tout l'environnement que vous avez. Lorsque vous réussissez à trouver la faille dans un domaine, vous êtes instantanément attaqué par d'autres personnes qui tentent de vous enlever votre caractère unique. Dans cette peinture, la montagne au milieu représente le Japon. Le Japon est attaqué par tout et tous ceux qui l'entourent. Les petits fragments dans les vagues sont comme des mains qui essaient d'atteindre et de voler la pureté que la petite montagne représente. Le Japon est petit, mais le Japon est capable de survivre au milieu du chaos parce qu'il est confiant et croit en sa force.

Être jugé est l'une des plus grandes peurs qui existent sur Terre. Être unique n'est pas considéré par tout le monde comme un attribut positif. Cependant, le Japon est fier d'être unique. Le Japon est fier d'être différent et de se démarquer de toutes les influences extérieures.

La migration est une partie importante de la vie de nos jours. Se déplacer d'un endroit à l'autre est un défi que nous craignons tous. Ne pas être accepté ou ne pas pouvoir s'intégrer dans la nouvelle culture est la cause du choc culturel. Tout le monde a du mal à s'adapter. Le Japon est lui aussi en difficulté. Les bateaux au milieu des énormes vagues illustrent cette lutte. Néanmoins, même si le Japon est en difficulté, il parvient à surmonter ces problèmes. Aucune vague n'est assez grande pour emporter le Japon, car le Japon est prêt à se battre et à établir des liens avec les autres.

Même si cette peinture est très simple, le caractère unique de cette histoire est qu'elle concerne chaque personne dans ce monde. Le Japon est unique, le Japon est fier de l'être. Le Japon est différent, le Japon assume cette différence. Le Japon a peur, mais le Japon ne laisse pas le sentiment de peur l'emporter. Le Japon surmonte les difficultés, parce que c'est la seule façon de la faire passer d'un endroit à un autre. Le Japon reste fidèle à lui-même, parce que c'est la seule façon de ne pas être consommé par les forces extérieures.

Nous sommes tous le Japon, alors embrassons ces caractéristiques et utilisons-les à notre avantage plutôt que de les prendre comme une faiblesse.

NIKOLA JANIGOVA



*See the
artwork here!*

L'absinthe ode la misère

Quand la misère prend forme
De ceux qu'on aime,
Y'aurait-il une autre
Pour adoucir cette douleur ?
Si personne ne s'avère un allié,
La peur s'avère contagieuse.

Qu'est-ce que c'est ?
Bon ou mauvais.
Trouver du confort,
À côté d'un étranger.
Et regarder toujours le monde flou,
À travers un verre.

Et serait-il plutôt dans ce verre,
Où les espaces vides se remplissent ?
Liquide vert,
Pleine d'eau claire,
Empêtré comme mes pensées.

Cette idée me rend triste,
Quand je me suis retrouvée seule.
Ivre par l'absinthe de ma misère,
Submergée par les peurs.

NOOPUR VATS



*See the
artwork here!*



Nous apprenons à apprécier la sécurité de la lumière du jour lorsque nous ne pouvons pas bénéficier de son œil vigilant. La nuit, il n'existe pas de certitude, ni de promesse. Dans la rue, l'obscurité fournit la couverture pour leur méfait et alimente notre peur. Dans la rue après la tombée de la nuit, il n'existe pas d'amitié ; vous devez trouver du confort ailleurs lors de votre voyage. Nous le trouvons dans la lueur chaleureuse des maisons au loin ; c'est la lueur chaleureuse de l'asile qui guide nos pas. Nous sommes escortés chez nous par des familles qui se préparent pour demain et leur confiance dans sa promesse de lumière. Nous sommes accompagnés de silhouettes d'amoureux qui s'embrassent et le bourdonnement doux des nouvelles du soir émanant des fenêtres ouvertes.

Dans la rue, nous marchons rapidement, face au voyage qui semble sans fin ; un voyage qui torture nos esprits et pour quelle raison ? Nous continuons à marcher dans la nuit, avec rien d'autre que la lumière fanée des ménages fatigués pour apaiser la nature inquiétante de l'obscurité que nous habitons. Dans la rue nous restons prudents, marchant sans hésitation ; nous affrontons les menaces de l'obscurité pour atteindre notre destination. Nous fermons la porte et nous nous reposons, parce que nous devons le refaire le lendemain.

RUARIDH LENNOX



*See the
artwork here!*

Conversation avec Ève, première bibliothécaire ou la politique d'Eden

*Tu naquis dans les maux,
Ayant droit aux mots pour la mort mais pas l'amour*

C'est le destin que l'on me donna,
Que je mourrais dans ce jardin merveilleux ;
Il y avait un arbre, sans feuilles et sans fruits, d'où se tordaient sept serpents
Un pour chaque jour de la semaine de création.
J'écoutai leur prédication avant de m'endormir à côté de la fontaine, m'évanouis sous une cascade irisée
Et suis restée, oubliée, derrière les trombes d'un réveil soporifique.
Nous n'étions qu'un énième projet abandonné dans un champ de violettes et de lavande,
Privées d'encre avant de signer le dernier mot de ces poésies inédites

*Comment traduisirent-ils nos notices nécrologiques,
Les étiquettes pour nos services de table ?*

Le premier péché fut la confiance

Et après la chasse

La guillotine

Le silence

Hier, dans le miroir, j'aperçus tes anxiolytiques,

Le signet entre Je

Et Moi, Tu

Et Toi

Elle était une fois, j'habitais une cité où présidaient trois déesses
Mais dans le rêve que l'on me donna
J'avais à mourir dans ce jardin édénique, ce cimetière à moi ;
Je n'étais qu'un tournesol perçant le sol entre leurs cauchemars romantiques et mes rêves
Puis me fanant devant le frimas

Mais

Maintenant ils n'ont pas besoin de rêver

Et nous n'en avons pas le droit

Comment m'appris-tu chaque poème du monde,

Toi, qui vins De l'Allemagne,

Qui créas tous les rochers sur Terre avec les yeux,

Qui brodas un rossignol sur la page titre ?

Nous vécûmes un amoncellement d'existences

Passagères

Inimaginables

Une liberté que je ne sus connaître.
Aussi bus-je du thé empoisonné dans un salon rempli de plumes en soie
Entre conversations en vers libres avec des mots qui cherchèrent une échappatoire de mon corps ;
Confinée dans une Autre dimension,
C'est un autre rêve que je te donne

*Je trouvai ton cœur cloué à la souche d'un figuier ;
Tu sais, je découvris,
C'est une femme dont la chevelure s'étend,
S'aplanit,
Pour former les racines*

Ecris-moi lorsqu'on ne me privera plus de mes romans, maintenant jaunis sous des lumières éblouissantes,
Oubliés dans la poussière épaisse qui efface nos prénoms
Alors je te donne mes pansements,
Tu n'en auras plus besoin,
Transforme-les en palimpsestes

*C'est le destin que l'on me donna,
Que je ne mourrai pas dans ce jardin merveilleux
Chère Ève
Je suis tes rêves les plus fous ;
Je naquis dans l'amour,
Ayant droit aux mots pour la mort de mes maux*

TAMZIN ELLIOTT



See the artwork here!

*Yvette ou l'insaisissable fantôme
d'une mondaine en exil*

Véritable lumière du Divan Japonais, Yvette rayonne, flamboyante, et mystérieuse.

Le tout Paris se l'arrache, ou presque.

Demi-mondaine, sa féminité abyssale côtoie tous les rangs.

Les plus hauts de leurs balcons, les plus bas dans la fosse

La foule accourt et se bouscule pour suivre du regard languissant, les sinueux gants de velours.

Derrière le rideau, les soirs de représentations, le tout Paris se l'arrache.

Yvette performe.

Elle excelle sur scène comme en peinture.

Le bruit des flatteries niaises et prétentieuses la laisse de marbre.

Une main de métal dans un gant de velours.

Que faire d'une telle médiocrité embuée de tabac, d'alcool et des nez encore enfarinés.

Leurs fleurs fanent au touché de l'air, de leurs mots, de leurs gestes et de leurs mains

Fades et insipides.

Diva des cabarets, Yvette rêve d'ailleurs

Et pourtant tous les soirs, elle fait chavirer son monde.

Coqueluche des artistes, fantôme des ivrognes et violence des bourgeois,

Dans un monde où tout s'achète, ou presque, Yvette tous les soirs paraît, dansante sur scène, élégante et mystérieuse.

Tout s'achète.

Sauf toi.

Tout s'achète sauf le fond des yeux d'Yvette.

Tout s'achète sauf le regard d'Yvette le soir

Seule avec cette lumière foudroyante.

La foule s'évanouit, le tout Paris disparaît, il ne reste plus qu'elle.

L'ombre de son corps sur les murs scandaleux.

Danse macabre d'une passion lancinante.

Au fond sur les murs, elle la voit.

Alors Yvette finit son numéro, son ombre là-bas au loin dans le noir s'évanouit.

Face aux lumières aveuglantes les yeux de paillettes bleu, scintillent et dégoulinent

Et dans le fracas des applaudissements

Les plis de velours pourpre s'affalent.

Drame sensationnel d'une femme lumière.

Au fond des yeux,

Au fond de son âme

Il n'y a qu'elle.

Grande dame en ville

Artiste de ses nuits,

Elle qui le soir, tard dans la nuit

Quoiqu'il arrive, ne l'attendra plus.

Yvette sort par la porte du fond.

L'entrée des artistes déjà encombrée d'ambitieux admirateurs affamés.

Le cirque de sa vie bat son plein, la performance brillante et délicieuse reprend.

Crépuscule d'une nuit encore longue,

Yvette ne rentrera qu'une fois l'inférieure parade terminée.

Errante sur le pavé dans la bruine.

Le jour se lève et au fond de ses yeux, au fond de son âme, l'angoisse la ronge.

La lumière paraît doucement et elle voit se lever dans le ciel, dans la rosée humide et collante, celle qui ne paraîtra pas.

Celle qui ne paraîtra plus.

Là-bas, au fond du ciel, au fond du mur,

Destination finale.

Derrière la lumière perçante

Telle l'ombre d'un sentiment qui déjà lui échappe.

Elle explose

Elle implose

Elle l'a perdue.

Souvenir exquis d'une silhouette au loin.

Elle qui ne l'attendra point.

Elle qui ne l'attendra plus.

Histoire d'un soir.

Théâtre de sa vie.

Sur les planches, elle fait chavirer tout Paris.

VICTORIA ORAIN



See the artwork here!

J'ai trouvé ma voie

Au moins une fois dans sa vie chacun de nous s'est senti perdu, anxieux ou effrayé. Cela m'est arrivé juste avant de partir pour mon semestre universitaire à l'étranger et cet impressionnant tableau me le rappelle. L'Australie était la destination que j'avais choisie. Une terre si lointaine qui est comparée à la célèbre et utopique « l'île qui n'existe pas ».

Associées à plusieurs nuances de bleu, les doux coups de pinceau me transmettent de fortes émotions contradictoires comme la peur, la paix, l'immensité, la liberté, l'inconnu, l'aventure. René Magritte, l'un des plus célèbres surréalistes, a réalisé ce chef-d'oeuvre dans le style de l'illusionnisme optique. Au milieu du tableau, l'oiseau maîtrise la scène. Créé avec des couleurs plus claires, il établit un contact direct avec l'appréciateur. La mer, calme vers l'horizon mais agitée vers le rivage, représente le changement. Au début, les changements peuvent être effrayants et difficiles, mais une fois que cette phase critique est passée, la route s'aplatit.

En regardant ce tableau, je réfléchis au parcours de mon échange universitaire, où les hauts et les bas se succèdent. Les nuances plus foncées symbolisent les périodes sombres et la silhouette de l'oiseau les distingue des claires. La partie lumineuse renvoie à la joie et à la satisfaction, sentiments que l'être humain éprouve quand il trouve son chemin.

L'albatros a d'ailleurs été le protagoniste de nombreuses oeuvres littéraires, depuis le poème *The Rime of the Ancient Mariner* de Coleridge en style romantique jusqu'aux *Correspondances* de Baudelaire. Connue comme le roi du ciel, il a toujours été un guide pour les marins vers des eaux plus calmes. Par conséquent, beaucoup l'appellent « l'oiseau de bon augure ».

Cet oiseau représente mon alter ego parce que je m'y reflète. Illustré seul, l'albatros doit affronter ses peurs et surmonter les obstacles qu'il rencontre sur son chemin. Avant de partir, j'étais très confuse et apeurée. Je voulais obtenir d'excellents résultats, mais je ne savais pas lesquels. Partir seule pour l'Australie a été un pas important. Changer de continent, de maison, d'université, de routine et d'amis a été une expérience qui a marqué mon caractère et ma vision du monde. En effet, il y a toujours une solution à chaque problème.

J'ai compris cela en étant seule et en faisant des comptes avec le moi intérieur. La solitude peut être la pire défaite ou la meilleure conseillère. Comme en volant haut, l'albatros échappe aux intempéries et surmonte les obstacles, en allant en Australie j'ai trouvé ma voie.

MATILDE GUALA MOLINO



See the artwork here!